

LARIN, Robert, *Brève histoire du peuplement européen en Nouvelle-France* (Sillery, Septentrion, 2000), 229 p.

Leslie Choquette

Volume 55, numéro 1, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005358ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005358ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Choquette, L. (2001). Compte rendu de [LARIN, Robert, *Brève histoire du peuplement européen en Nouvelle-France* (Sillery, Septentrion, 2000), 229 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 55(1), 140–141.
<https://doi.org/10.7202/005358ar>

LARIN, Robert, *Brève histoire du peuplement européen en Nouvelle-France* (Sillery, Septentrion, 2000), 229 p.

Cette œuvre de synthèse, qui est munie d'excellentes notes ainsi que d'une bibliographie complète, sera très utile à l'historien professionnel. Pourtant l'amateur y trouvera aussi son compte, grâce au format choisi. Des explications destinées au grand public et des exemples particuliers sont parsemés à travers le texte même, comme dans un manuel, et le livre est copieusement illustré.

Robert Larin se donne ici la tâche d'examiner la colonisation de la Nouvelle-France en perspective et du peuplement européen de l'Amérique du Nord et de la colonisation française en son entier. Il souligne que l'émigration française vers le Canada, à la différence de l'émigration britannique vers les Treize Colonies, correspond plus à un phénomène de mobilité spatiale qu'à un véritable mouvement migratoire. En Grande-Bretagne, une surpopulation paysanne engendrée par la révolution agricole est à l'origine d'une émigration massive et familiale, tandis qu'en France, on doit se contenter d'une simple mobilité de travail essentiellement célibataire, masculine et urbaine. Ce qui distingue les quelque 30 000 émigrants pour la Nouvelle-France de ceux qui s'en vont vers d'autres colonies françaises, c'est le taux d'enracinement d'environ 50%, le meilleur de l'Empire français. En Guyane et ailleurs, le modèle esclavagiste empêche l'implantation définitive de Français, et la croissance démographique n'affecte ainsi que les Noirs. En Nouvelle-France, une petite moitié des émigrants définitifs (environ 6500 dont 1500 femmes) alimentent une croissance naturelle phénoménale d'environ 2,5% par an.

Larin commence par examiner les entreprises religieuses de peuplement, mais il a l'originalité de ne pas s'en tenir au rôle bien connu des agents de la Contre-Réforme. Il insiste aussi sur l'importance de l'apport protestant, qu'il estime à environ 10% de l'immigration brute. Si ce chiffre peut sembler excessif, il aura au moins le mérite de susciter un débat nécessaire. On se demande toutefois s'il n'est pas exagéré de décrire ces protestants, ainsi

que le fait Larin dans un autre chapitre, comme des exclus et des marginalisés, étant donné que la plupart finissent par se fondre en douceur dans la majorité catholique. En revanche, les Indiens sédentarisés, mais vivant à part de la population française, méritent bien cette appellation.

L'étude de la nature et de la composition de l'immigration française vers le Canada révèle que la moitié des arrivants sont des soldats, que les élites sont proportionnellement deux fois plus nombreuses dans la vallée du Saint-Laurent qu'en France, et que les femmes célibataires (y compris les fameuses filles du roi) représentent 6% du total. Tous ces courants migratoires témoignent de l'intérêt porté à la Nouvelle-France par l'État français, pour lequel la colonie possède une importance à la fois stratégique et symbolique.

Cet intérêt, ainsi que les avantages matériels fournis par l'environnement canadien, affecte non seulement le recrutement mais aussi l'enracinement des immigrants. Et ceux qui s'établissent par mariage donnent lieu à une croissance démographique extraordinaire, bien qu'ils proviennent en majorité des provinces les moins fécondes de France.

La chronologie du peuplement de la Nouvelle-France n'est abordée que vers la fin, dans un chapitre qui survole la population autochtone au moment du contact et les premières tentatives de la colonisation française. Curieusement, Larin omet toute discussion ici de la Compagnie des Cent-Associés, l'organisme responsable de la colonisation de la Nouvelle-France de 1627 jusqu'au règne personnel de Louis XIV. Ce même chapitre pourtant contient un rétablissement minutieux de la population des différentes régions de la Nouvelle-France, de Terre-Neuve à la Louisiane, à divers moments de la colonisation. Ce travail à lui seul garantit que le livre deviendra un instrument de travail précieux.

Le dernier grand thème abordé par Larin est celui de la mobilité et de l'expansion géographique des Français en Amérique du Nord. En étudiant cette mobilité, il identifie deux courants distincts : d'abord celui du peuplement colonisateur, ou de la mobilité de la sédentarité, pour utiliser l'expression heureuse de Jacques Mathieu ; ensuite celui, à l'échelle continentale, des coureurs de bois et des voyageurs. C'est la persistance de cette culture, ou plutôt de ces deux cultures, de mobilité spatiale qui va permettre à des centaines de milliers de Canadiens français d'essaimer vers l'Ouest et à travers les États-Unis dans les siècles qui suivent la Conquête.

LESLIE CHOQUETTE
*Institut français
 Assumption College
 Worcester, Massachusetts*